Nel cuore del mondo quale profezia di speranza?

Perspectives théologiques
Barbara Pandolfi

Préambule

- La voie empruntée a été préconisée par l'assemblée CMIS précédente, afin de faire quelques pas supplémentaires vers l'avenir. Elle est également le fruit d'un échange avec des personnes provenant de différents Instituts[1].
- Près d'un siècle après la naissance des premiers Instituts séculiers, 80 ans après *Provida mater*, après le Concile Vatican II et les nombreuses interventions du Magistère (synode, Dicastère…), la réflexion sur les aspects théologiques de la sécularité consacrée continue de nourrir notre réflexion et pourrait peut-être s'avérer utile également pour un discernement concret concernant les nouveaux Instituts. Il est important que ceux et celles qui vivent cette vocation puissent réfléchir et échanger ensemble, en s'appuyant sur leur expérience et leur sensibilité, dans le cadre d'une théologie qui naît de la base.
- Il convient de rappeler qu'aujourd'hui le débat sur les laïcs (et pas seulement sur les laïcs consacrés) reste ouvert et n'a pas encore trouvé, dans la réflexion théologique et ecclésiale, une place claire et consensuelle qui puise être utilisée par nous, les Instituts séculiers, comme base ou, simplement, comme point de départ pour approfondir notre charisme spécifique.
- Une dernière précision : je n'aborde pas dans cette intervention la question des Instituts séculiers sacerdotaux, bien que certains aspects que je vais évoquer s'appliquent également à ceux-ci.

Commençons par un aperçu phénoménologique de la situation actuelle des IS (même si ce n'est que de manière succincte), telle qu'elle ressort du rapport sur le questionnaire rédigé notamment par Antonio, père Marcel et Chiara.

Certaines questions et défis se posent

1. Je tiens à préciser que les IS sont nés au pluriel : au début du XXe siècle, des modes de vie ont vu le jour dans différents pays et contextes européens, adoptés par des personnes désireuses de vivre leur consécration dans le monde, à tel point que, déjà à cette époque, on ressentait le besoin d'un échange et de définitions communes[2]. Ils naissent toutefois dans un contexte européen bien défini sur le plan historique et culturel.

Ils présentaient donc des caractéristiques ou des objectifs similaires. Aujourd'hui, la première question découle précisément de la diversité des IS, et non pas tant du fait qu'ils puissent être de droit diocésain ou de droit pontifical. La diversité des Constitutions actuelles ne facilite pas toujours l'identification de lignes théologiques communes à toutes les différentes formes de vie concrètes adoptées au fil du temps par les divers IS.

La situation est encore différente dans les Instituts mixtes, ceux qui accueillent des hommes et des femmes célibataires, des prêtres et des couples mariés, qui partagent peut-être tous le même degré d'appartenance.

Cette grande diversité de situations reconnue aujourd'hui par l'Église ne facilite pas l'élaboration de lignes théologiques générales et satisfaisantes pour tous.

---

[1] Marien, Lourdes R., Luisella M., Valentina S.

[2] En 1938, une rencontre des Sodalités de laïcs consacrés à Dieu pour l'apostolat dans le monde a été organisée à Saint-Gall, en Suisse, dans le but d'obtenir une reconnaissance de la part du Saint-Siège.

Un autre élément de réflexion est la présence d'Instituts séculiers dans de nombreux pays autres que les pays européens, où ce mode de vie a vu le jour[3]. Les thèmes de la laïcité, du travail, de la politique ou des femmes, parmi d'autres, ont pris des connotations variées, liées à l'histoire, à la culture et aux traditions de contextes différents. Et pour nous, séculiers, l'inculturation est fondamentale ; nous ne vivons pas selon la perspective d'une communauté ayant un style qui lui est propre, qui présente une certaine uniformité dans les horaires de prière, les modes de vie ou le choix des structures.

Tout cela soulève certaines questions :

- Quels sont les éléments essentiels qui distinguent un Institut séculier des autres formes de vie consacrée (par exemple, les Instituts religieux[4]) ? Qu'est-ce donc spécifique, essentiel et incontournable pour définir les Instituts séculiers ?
- Le discernement et la formation nécessitent des parcours spécifiques[5]. En même temps, l'Institut qui accueille des vocations provenant d'autres pays, a-t-il le courage et la force de se remettre en question, sans pour autant perdre la spécificité de son charisme ?

De nouvelles perspectives théologiques se dessinent donc à la lumière du magistère du pape François, qui a exhorté à plusieurs reprises l'Église tout entière à partir des **périphéries**. Il est en effet nécessaire, selon son enseignement déjà exprimé dans EG, de reconnaître comme **lieux théologiques les voix des différents continents** (c'est-à-dire comme un lieu qui parle de Dieu, qui parle sur Dieu ou, mieux encore, comme une parole que Dieu prononce en tant que communication/révélation de lui-même dans l'histoire) ; ceci nous invite à dépasser le paradigme d'application qui, depuis la scolastique, s'est perpétué jusqu'au Concile Vatican II, selon lequel ce sont les principes dogmatiques qui doivent être appliqués aux situations pastorales. **Le dogme, c'est-à-dire la définition théorique, précédait et imposait à tous le même schéma**.
Au contraire, le pape François rappelle que non seulement la pastorale, mais aussi la théologie doivent « avoir l'odeur du peuple et de la rue ». Il s'agit d'un appel à une recherche théologique synodale et pionnière, fruit d'une « Église postcléricale et postcoloniale »[6].
Est-il possible d'écouter et de prendre plus au sérieux les voix de toutes les Églises locales ?

Quel modèle d'Église ?
Elio Castellucci affirme : « Il n'est pas possible de répondre à la question "qui est le laïc" (et donc aussi le laïc consacré) sans avoir d'abord répondu à la question "qui est l'Église" »[7]. C'est pourquoi,

[3] Ce sont des pays qui n'ont pas connu certaines évolutions de l'Europe, telles que l'anticléricalisme ou l'athéisme, mais qui ont été marqués par d'autres réalités, telles que l'héritage du colonialisme, les disparités économiques extrêmes causées par de grandes injustices, l'exploitation aveugle du territoire, le dialogue avec des traditions religieuses profondes et bien ancrées… Nous sommes donc confrontés à de nouvelles questions et à de nouveaux défis qui se posent également à la théologie des IS et à la formation que nous proposons.
[4] Gardons à l'esprit que, dans le contexte actuel, la vie religieuse montre de diverses formes de changement et de renouveau, de sorte que certaines de ces caractéristiques extérieures qui, au fil du temps, ont marqué la différence entre la vie religieuse et la consécration séculière, sont aujourd'hui moins nettes ou directes.
[5] Cf. J.J. TAMAYO, *Teologie del sud. La decolonizzazione come nuovo paradigma* (édition en italien), Queriniana, Brescia 2024.
[6] Cf. Un article paru dans l'*Osservatore Romano*, signé par Christian Bauer, le 3 avril 2026, présentant l'ouvrage de SERGIO MASSIRONI, *Per una topologia della gioia. Dove il Concilio Vaticano II è in azione*, Castelvecchi, Roma 2025. Dans la réflexion théologique menée par les Instituts séculiers, sommes-nous peut-être encore trop imprégnés du débat sur la laïcité qui a précédé et conduit au Concile Vatican II (et qui n'a d'ailleurs pas disparu de la réflexion théologique postconciliaire, notamment lors du Synode de 1987) et d'une perspective trop eurocentrique ?
[7] E. CASTELLUCCI, *Il punto sulla teologia del laicato oggi: prospettive*, dans *Orientamenti Pastorali* 51 (2003) n° 6/7, p. 42-84, ici p. 42.

même brièvement, nous ne pouvons pas non plus nous en passer.
Au cours des dernières décennies, l'ecclésiologie a souligné que la sécularité est une dimension qui concerne non seulement les laïcs, mais l'Église entière. La sécularité, entendue comme une immersion dans le « siècle » (le monde, l'histoire, la vie), est une dimension fondamentale et constitutive de l'Église et de sa mission, ce qui montre à quel point celle-ci est intrinsèquement marquée par l'histoire[8].
Ainsi, dans une Église entièrement « séculière », l'identité du fidèle laïc reflète la nature elliptique de l'Église elle-même. En effet, cette identité ne peut être définie qu'en tenant compte de deux pôles : par rapport au Christ et sa mission et par rapport au monde, dans lequel elle est immergée et vers lequel elle est sans cesse envoyée.
Cette remarque revêt une importance capitale, car elle permet d'éviter le risque, qui historiquement a donné lieu à de graves malentendus, de considérer l'Église comme une réalité à part entière, pouvant être définie *a priori* comme si elle existait en soi avant toute relation avec l'autre[9].
Le sujet ecclésial, en revanche, est structurellement lié aux événements de l'histoire et il est impossible de définir qui est l'Église de manière abstraite, sans tenir compte de sa relation constitutive avec le monde (sécularité)[10].
Comme affirmé par Vergottini : « Vatican II recommande de dépasser le modèle ecclésiologique dualiste (dedans/dehors) ; en effet, tout comme il n'existe pas d'Église opposée au monde, il n'existe pas non plus d'Église face au monde. L'Église vit son mystère au cœur de l'histoire, de sorte que toute vocation chrétienne est nécessairement ecclésiale et, en même temps, historique »[11].
Nous sommes donc tous des disciples en chemin vers la plénitude du Royaume, qui ne fuient pas l'histoire, car cette histoire et nos vies représentent déjà le début et une partie du Royaume que nous attendons dans toute sa plénitude.
Parmi les différents modèles possibles d'Église, il me semble que la théologie des Instituts séculiers soit encouragée à privilégier la vision de *Gaudium et Spes*, dans laquelle ressort la **mission *in mundo*** plutôt que celle d'*Apostolica actuositatem* sur l'apostolat des laïcs (qui, d'ailleurs, ne fait jamais mention des Instituts séculiers, peut-être parce qu'elle ne considère pas leurs membres suffisamment laïcs ?), ni celle de *Lumen Gentium*, qui contient certes la définition classique du laïc, mais qui met également en évidence des acceptions déjà controversées dès l'immédiat après-Concile.
Le style de GS est, en effet, un style que l'on peut considérer plus adapté aux Instituts séculiers (ou dans lequel nous nous reconnaissons davantage), car il exige d'avoir conscience de ne pas être engagés dans une mission de « conquête », en tant que détenteurs absolus de la vérité (que nous ne possédons en effet pas, car c'est l'Esprit qui continue de nous guider vers la vérité dans son intégralité ; nous en sommes les serviteurs, nous reconnaissant comme des disciples fragiles et pécheurs, des chercheurs et des pèlerins qui ne sont jamais arrivés), mais en tant qu'« apprentis de vie », artisans qui **ont besoin des autres et du monde** pour mieux saisir la présence de Dieu qui

---

[8] Il est également possible de consulter A. SCOLA, *La théologie du laïcat à la lumière de l'ecclésiologie de communion : l'identité du fidèle laïc*, dans CONSEIL PONTIFICAL POUR LES LAÏCS, *Vingt ans après Christifideles laici : mémoire, développement, nouveaux défis et devoirs*, Rome, du 13 au 15 novembre 2008, disponible en italien sur http://www.laici.va/content/dam/laici/documenti/ap/2008-christi-fideles-laici/relazioni/teologia-laicato-alla-luce-dell-ecclesiologia-comunione.pdf

[9] L. HELL, *Catholicisme*, dans J.Y. LACOSTE, *Dictionnaire critique de théologie*, Presses Universitaires de France, Paris 1998

[10] Cf. PONTIFICIUM CONSILIUM PRO LAICIS, *Christifideles laici. Bilancio e prospettive* (disponible seulement en italien), Editrice Vaticana, Cité du Vatican 2010, p. 33-34.

[11] M. VERGOTTINI, *I cristiani laici, o meglio la laicità della Chiesa*, dans *Credere Oggi* 25 (2005) n° 150, 75-94, ici p. 76.

agit déjà et celle de l'Esprit qui nous précède, comme c'était le cas aux commencements de l'Église et comme en témoignent les Actes des Apôtres.
Paul VI écrivait dans *Evangelii nuntiandi* [12]: « Les laïcs, que leur vocation spécifique place au cœur du monde et à la tête des tâches temporelles les plus variées, doivent exercer par là même une forme singulière d'évangélisation […]. Leur tâche est la mise en œuvre de toutes les possibilités chrétiennes et évangéliques cachées, mais déjà présentes et actives dans les choses du monde »[13].

Allons un peu plus loin
Sécularité consacrée, laïcs consacrés ou laïcité consacrée[14] ?
Les mots sont importants pour nous définir
* *D'où venons-nous. Un regard sur le passé tourné vers l'avenir.*

L'une des nouveautés principales du Concile Vatican II est le chapitre V de *Lumen Gentium* (plus précisément, le n° 40), qui, selon de nombreux auteurs, constitue l'un des thèmes centraux du Concile Vatican II.
En effet, lorsque le Concile affirme l'appel universel à la sainteté, il souligne que le fait d'être laïc n'entraine pas une position secondaire, inférieure ou moindre par rapport aux religieux.
Il existe une sainteté identique dans sa substance (et non dans les formes) pour tous et toutes et il s'agit d'une **vocation obligatoire**, car la sainteté est la plénitude d'une vie entièrement évangélique et ne découle donc pas d'un état de vie particulier (appelé autrefois « état de perfection »).
Cependant, bon nombre d'entre nous sommes les héritiers d'une histoire différente, préconciliaire. Avant le Concile, le désir d'oser une consécration dans le monde, défendu avec acharnement par les premiers fondateurs des IS, soulignait deux aspects indissociables pour eux : la sécularité et la consécration ; et l'on demandait à l'Église que ce mode de vie soit lui aussi reconnu comme « état de perfection ».
Il semblait presque que la radicalité de l'adhésion à la laïcité ne pouvait, à elle seule, constituer une « condition de perfection », mais qu'elle nécessitât la consécration, la profession des conseils évangéliques sous leur triple forme codifiée (avec une référence forte, bien qu'indirecte, à celle des moines, puis des religieux).

- Sans courir le risque d'une dichotomie (ces deux aspects étant évidemment indissociables[15]), pouvons-nous nous demander ce qui est au cœur de notre mode de vie : la laïcité-sécularité ou la consécration ?
- Si la laïcité-sécularité vécue dans toute sa radicalité chrétienne est au cœur, dans une vie entièrement donnée à cette mission à l'image du Christ et de Marie, quelles en sont les conséquences ?
- Pourrions-nous essayer d'utiliser un langage différent aujourd'hui ?

Le monachisme avait opéré une radicalisation, certes inspirée par le souffle de l'Esprit, source de grâce pour l'Église tout entière, mais dont nous risquons toutefois d'être encore influencés.
En effet, la radicalisation monastique face à un christianisme dont la pureté avait été altérée par l'infiltration de divers éléments philosophiques et politiques, a contribué à considérer la matière,

[12] En ce qui concerne les Instituts séculiers, il est intéressant de noter que Paul VI ne fait jamais référence à LG ni à AA, mais cite et évoque toujours GS.
[13] PAUL VI, *Evangelii nuntiandi*, n° 70. Ce document a été publié le 8 décembre 1975.
[14] Je suis consciente que, selon les termes utilisés, on pourrait courir le risque d'exclure les IS sacerdotaux.
[15] Paul VI conciliait ces éléments en utilisant une image évocatrice, celle des alpinistes.

le monde et le corps de façon négative et mauvaise, une idée éloignée de la vision biblique et du thème de l'incarnation, mais qui persiste encore aujourd'hui.
Au contraire, pour Jésus, il n'existait pas de monde sacré et de monde profane ; le Christ dépasse toujours la logique du pur et de l'impur propre à son époque.
Dans ce contexte, le laïc se trouvait de fait confiné dans le monde profane et était lui-même considéré comme profane, c'est-à-dire lié à ce monde perçu de manière négative, objet de plus en plus passif des soins et de l'enseignement du clergé, qui détenait la capacité d'enseigner et de commander[16].
Le risque était d'atténuer, chez les chrétiens, le sens de la responsabilité envers les structures et les ordres du monde, envers la vie terrestre et la réalité corporelle. Mais, surtout, le message évangélique **risquait de se réduire à la quête individuelle de la perfection**.

Pourtant, la communauté primitive des disciples de Jésus, qui se caractérise sans aucun doute par une forte dynamique apostolique et missionnaire ainsi que par une véritable radicalité de vie allant jusqu'au martyre, ne cherche pas à se retirer du monde, même au milieu des persécutions.
Cette idée s'est également étendue à la vie religieuse, bien qu'avec des connotations différentes.

- L'apparition des ordres mendiants et des différents Tiers-Ordres a constitué une tentative intéressante de redécouverte de la vie dans le monde, mais elle risquait de se transformer en une sorte de monachisation du monde des laïcs ; un choix intéressant qui comportait toutefois certains risques.
- Nous sommes tombés, et nous risquons de tomber encore, dans le manque d'une **spiritualité de l'incarnation**, ce qui risque de conduire à penser presque à une absence de Dieu dans le monde, surtout dans le monde moderne (précisément là où sa présence devait être réaffirmée), au risque d'aboutir à une religion sans monde et, dès lors, à l'idée d'un monde sans Dieu.

Pourtant, tant que les laïcs continueront à penser à devenir des saints en imitant les religieux, l'Église sera affaiblie dans sa mission.

Aujourd'hui, il est pour nous fondamental que la sécularité/laïcité façonne la consécration. Il s'agit d'un défi qui peut témoigner de la maturité du parcours des IS, car il saisit et met en évidence la spécificité de leur consécration : ce ne sont plus les vœux vécus presque à la manière de la vie religieuse, que nous risquons encore de conserver comme modèle, tombant dans une dichotomie dangereuse entre consécration et laïcité.
Nous pouvons en revanche affirmer, avec Madeleine Delbrel, que : « Nous, les gens de la rue, nous pensons qu'il ne nous manque rien de ce qui est nécessaire. Car si ce dont nous avons besoin nous faisait défaut, Dieu nous l'aurait déjà donné ».

De cette idée découle une perspective théologique importante.
Certes, le monde est le champ où coexistent le blé et l'ivraie, mais cela n'empêche pas la moisson finale. Cependant, c'est précisément là que l'on voit que le Royaume de Dieu, qui est justice, paix et joie dans le Saint-Esprit (Rm 14, 17), est déjà semé dans le monde, parmi nous, et qu'il se construit également à travers tous nos gestes de don, d'amour et de vie qui le font grandir et

[16] La conception formulée par Graziano au sujet des *duo genera christianorum* s'appuyait sur l'idée selon laquelle la vie des chrétiens laïcs était une concession faite à la faiblesse humaine, une sorte de compromis. La valorisation du monde céleste remplaçait l'engagement dans le monde terrestre. Dans cette perspective, la vie cléricale n'était pas non plus toujours valorisée dans sa réalité spécifique.

progresser vers sa plénitude[17]. Dès à présent, nous vivons le temps eschatologique et nous édifions le Royaume.

Les laïcs et les laïcs consacrés sont des hommes et des femmes pour qui les choses ont un sens, pour qui leur vérité n'est pas engloutie et abolie par une réalité supérieure ; au contraire, il s'agit de rapporter à l'Absolu les éléments de ce monde, dont la forme passe non pas parce qu'elle disparaît, mais parce qu'elle est transformée en cieux nouveaux et en terre nouvelle qui ne sont pas totalement différents du monde, de notre histoire, de nos relations. Nous construisons déjà l'éternité dès à présent. C'est là le sens de la résurrection des corps, des plaies du Ressuscité.

En tant que **laïcs consacrés**, personnes qui ont assumé et pris au sérieux toute la réalité du monde et de l'histoire parce qu'elles brûlent du désir de l'Absolu, il est nécessaire de rechercher ces étincelles d'amour, de justice, de pardon et de vérité que Dieu a semées sur cette terre, dans le cœur des hommes (qu'ils en soient conscients ou non), en les reconnaissant comme la **substance même** de notre vocation (et consécration). De plus, cela nous permet (ainsi qu'aux autres laïcs) de veiller en permanence à l'ouverture de l'Église vers l'extérieur, à son enracinement dans les cultures et à son évolution au fil de l'histoire.

Nés pour la mission

Si le Concile a affirmé que l'Église est entièrement missionnaire, voire qu'elle est soit missionnaire, soit elle n'est pas (AG 2 ; 35), et si le pape François a placé au cœur de son encyclique *Evangelii Gaudium* une Église en sortie, nous pouvons dire que les Instituts séculiers l'ont compris avant tout le monde et sont nés précisément en saisissant cette réalité fondamentale. Et en la concevant non pas dans la perspective classique, celle qui invite à se rendre dans des terres lointaines, *ad gentes*, mais pour la vivre au sein de cette réalité qui, bien qu'étant chrétienne, avait perdu Dieu ou, encore, avait réduit Dieu à une affaire privée.

Aujourd'hui, ce sujet fait l'objet de nombreuses réflexions en Occident (conscients que l'Occident ne semble plus être le centre du monde, même pas pour le christianisme, comme s'il s'agissait d'un monde anesthésié).

Je me souviens d'Henri de Lubac, qui soulignait à quel point notre époque a malheureusement perdu « le goût de Dieu[18] » ; ou encore, dans le domaine évangélique, de l'allemand Paul Tillich, qui se demande si « le message chrétien (en particulier la prédication chrétienne) reste encore pertinent pour les personnes de notre temps ? Et si ce n'est pas le cas, quelle en est la cause ? Est-ce que cela se reflète sur le message du christianisme lui-même ? » [19]

En effet, la crise ne semble plus concerner uniquement certains aspects de la vie chrétienne ou de la pratique religieuse, mais elle est devenue une crise de Dieu (Metz).

Cependant, comme l'affirme Tomáš Halík, certains de ceux qui se sont éloignés ont pris leurs distances par rapport aux voies traditionnelles de la foi et à ses formes institutionnelles, mais sont souvent restés en quête spirituelle. C'est pourquoi, il affirme que « la réponse à la question de savoir qui est croyant et qui est non-croyant est bien plus complexe qu'il n'y paraît à première vue »[20].

---

[17] « Celui qui sert le Christ de cette manière-là plaît à Dieu, et il est approuvé par les hommes. Recherchons donc ce qui contribue à la paix, et ce qui construit les relations mutuelles » (Rm 14, 18-19).

[18] H. DE LUBAC, *Sur les chemins de Dieu*, cerf, Paris, 2006.

[19] P. TILLICH, *L'irrilevanza e la rilevanza del messaggio cristiano per l'umanità di oggi* (édition en italien) Queriniana, Brescia 2021, p. 31.

Cf. F. COSENTINO, *Dio ai confini. La rivelazione di Dio nel tempo dell'irrilevanza cristiana* (édition en italien), San Paolo, Cinisello Balsamo (MI) 2023.

[20] T. HALÍK*, Il sogno di un nuovo mattino. Lettere al Papa* (édition en italien), Vita e Pensiero, Milan 2024, p. 11-13.

La spécificité du laïc consacré réside donc avant tout dans sa manière de vivre en tant que disciple missionnaire.
Son style n'est pas celui de la prédication presque externe, presque depuis une chaire. Son style, son choix vocationnel, c'est d'être et de rester dans les conditions ordinaires de la vie pour partager, avec tous, la fatigue, la précarité, la joie, les risques, sans se réfugier dans un monde privé, sans se replier dans sa zone de confort. Et c'est là que l'on peut dire qu'il est **un témoin du sens, de la joie et de la plénitude de la vie.**
C'est un homme ou une femme compétent(e) dans son métier (quel qu'il soit), passionné(e) par la vie dans le monde et par les événements de l'histoire. Rien ne lui est étranger, tout est considéré comme sa réalité théologique. C'est une personne qui ne supporte ni ne subit tout cela, mais qui assume ses responsabilités et ses engagements sociaux et politiques à travers la lutte contre les injustices, bâtissant une coexistence pacifique et s'engageant pour le bien commun, **sachant qu'elle construit le Royaume**. C'est pour cela qu'elle y consacre toute sa vie ! C'est pour cela qu'elle vit dans la foi, assoiffée de l'Absolu. C'est pour cela qu'elle ne se rassasie que de Dieu, qu'elle cherche et trouve dans le monde.

Notre vie, qui est dans le monde par vocation, ne peut que nous pousser à modifier, à approfondir, voire parfois à bousculer notre conscience de chrétiens d'une certaine manière, avec certaines idées.
Nous reconnaissons que notre vie est une vie en tension permanente entre théorie et pratique, entre affirmations bien établies et nouveaux défis et questions, une vie qui accepte en toute conscience la fragilité, peut-être même l'apparente insignifiance et la petitesse, l'insécurité de ceux et celles qui osent emprunter des chemins inédits, parfois en solitaire.
Par exemple, nous constatons concrètement que le fait d'entamer des relations avec des personnes ayant une vie difficile nous amène à lire l'Évangile d'un œil nouveau et nous pose des défis inédits ; le mal, le péché, la miséricorde, la liberté et la grâce sont des mots qui se chargent de plus en plus de sens et de nouvelles questions.

Je m'inspire délibérément des Actes, du parcours de l'Église primitive. Ce n'est pas la même chose que de se mettre en route avec un eunuque vers Gaza, comme l'a fait Philippe (sachant que les eunuques étaient des parias, des maudits, des gens sans enfants et donc déjà morts), que de prendre la parole sur la place d'Athènes pour débattre de philosophie grecque, ou encore de choisir sept hommes pour le service des pauvres et des veuves. Ce sont de nouveaux défis posés par l'annonce de l'Évangile, hier comme aujourd'hui, des décisions à prendre en tant qu'individus, mais aussi en tant qu'Église.
En effet, si l'Évangile reste toujours le même, la manière dont il est annoncé évolue, sachant que l'Esprit, comme je disais avant, conduit progressivement l'Église vers la vérité dans son intégralité.
Et nous, nous sommes là à écouter, mais aussi à ressentir les mêmes difficultés, les mêmes peurs, les mêmes doutes, à considérer que depuis Vatican II, la pastorale n'est plus une simple stratégie organisationnelle ou sociale, mais elle devient **une mise en œuvre de la doctrine théologique, et que celle-ci doit à son tour s'inspirer de la pastorale**. Une relation dialectique[21].

Ce paradoxe, avec sa complexité, constitue l'essence même de la sécularité, qui offre de la compagnie plutôt que des solutions, de la solidarité plutôt que de la prédication, de l'invocation plutôt que des décisions, car l'eschatologie elle-même, dont notre consécration est le signe, est la plénitude de la communion pour tous les peuples (Buffon).

[21] Cf. MASSIRONI, *Per una topologia della gioia* (édition en italien), op. cit.

Ce qui anime la spécificité chrétienne, dont les Instituts séculiers sont appelés à témoigner, devrait être ce levain dans la pâte dont parle Matthieu (13, 33), qui **confère aux projets humains le caractère plus large du Royaume qui grandit mystérieusement**, un Royaume qui vient, qui mûrit lentement comme la graine.
Contrairement à d'autres formes de vie consacrée, celle des IS prévoit que ses membres agissent en faisant preuve de **responsabilité personnelle**. Elle exige donc du discernement, de la maturité, des compétences et de l'honnêteté envers soi-même.
La radicalité évangélique est une libération de tous les biens et pouvoirs qui pourraient influencer notre action ; elle permet d'agir en assumant une responsabilité personnelle, en osant même faire des choix audacieux, au-delà de ce qui est déjà défini et codifié (« il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes »).
Elle demande du courage : **vivre sans filet de sécurité**. Et c'est à cela que nous devons former les gens.

Nous en sommes conscients, comme l'écrit Sergio Massironi : « La théologie contemporaine est donc également incitée par les indications du Magistère —c'est là que l'on touche véritablement à l'inspiration de l'Esprit— à se confronter à ce savoir qui ne se trouve pas dans les centres, déjà répertorié dans les bibliothèques les plus prestigieuses, mais aux marges ». C'est le centre qui se déplace. Il faut toutefois —et là nous sommes face à un défi synodal qui est loin d'être relevé— convoquer l'interlocuteur et lui donner la parole.
« Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur » (GS 1).
On parle ici du désir de résister à toute tentation de se séparer de ce qui est commun, de surmonter la conviction récurrente et inébranlable selon laquelle nous sommes les dépositaires d'un savoir qui se manifeste dans les doctrines plutôt que dans les événements et qui **doit être dissocié et préservé de l'évolution changeante des événements historiques**.
Privilégier la réalité par rapport à l'idée, comme l'a proposé le pape François, signifie rester dans la perspective de l'incarnation, dont les conséquences théologiques, anthropologiques et pastorales ont animé le débat chrétien depuis ses origines.
« Il n'existe pas de vérité de Dieu séparée du temps et de l'espace, une vérité qui méprise les lieux humains et tout lien avec les réalités corporelles, éloignant ainsi le croyant de toute implication dans le drame des événements humains »[22].
Gaudium et spes peut donc être considérée comme la deuxième Constitution sur la révélation divine du Concile, après *Dei Verbum*, **car Dieu parle dans l'Écriture et dans l'histoire** ; car il existe un lien **entre les lieux et la révélation**, **afin d'entendre la voix de Dieu** qui s'adresse à l'Église. C'est là la voie de la synodalité.

Parole et événements
S'adressant aussi aux foules, Jésus disait : « Quand vous voyez un nuage monter au couchant, vous dites aussitôt qu'il va pleuvoir, et c'est ce qui arrive. Et quand vous voyez souffler le vent du sud, vous dites qu'il fera une chaleur torride, et cela arrive. Hypocrites ! Vous savez interpréter l'aspect de la terre et du ciel ; mais ce moment-ci, pourquoi ne savez-vous pas l'interpréter ? ». Luc 12,54-56

[22] MASSIRONI, *Per una topologia della gioia* (édition en italien), op. cit.

Il s'agit donc pour nous d'interpréter les situations concrètes qui apparaissent comme des lieux théologiques d'où le Ressuscité lui-même prend la parole.
Si **la réalité est supérieure à l'idée**, comme nous le rappelle le pape François, les situations concrètes, les personnes et les expériences vécues doivent primer sur les concepts abstraits et les théories, afin d'éviter que l'idée ne se détache de la vie réelle et ne se concrétise.
Cette théologie **en quête**[23], qui ne sait pas encore tout de la révélation de Dieu et doit donc partir sans cesse à sa découverte, est la source de notre spiritualité.
Croire qu'il existe un *sensus fidei* qui habite les périphéries, qui vit au sein du peuple de Dieu.

C'est au cœur de cette complexité que nous pouvons reconnaître l'Esprit de Dieu ; en effet, la première lettre de Jean dit : « Tout esprit qui proclame que **Jésus Christ est venu dans la chair**, celui-là est de Dieu » (1 Jn 4, 2). Telle devrait être la spiritualité de ceux et celles d'entre nous qui vivons la consécration séculière : vivre en pleine conscience notre vie quotidienne, notre vie professionnelle, nos relations et les événements de tous les jours ; en effet, cela fait mûrir la foi, la met parfois à l'épreuve, mais, en tout état de cause, la rend plus mûre.

Il n'est pas facile de vivre ainsi. C'est un parcours réservé aux alpinistes de l'Esprit, nous disait Paul VI.
C'est pourquoi une vie spirituelle solide est nécessaire.
Si nous voulons être des hommes et des femmes de foi, menons notre vie à l'exemple de Jésus ; le Christ a mené la vie ordinaire des hommes de son temps afin de sanctifier la vie quotidienne des hommes de tous les temps. En nous plongeant dans la réalité, nous nous retrouverons immergés en Dieu et dans sa sagesse qui nous entoure de toutes parts. Mener une vie profonde, une foi profonde, simple, sincère, animée par une espérance qui croit possible le contact avec Dieu et par un amour qui désire par-dessus tout l'accomplissement de sa volonté.
C'est une grande grâce que le Seigneur nous réserve, à nous, laïcs consacrés, un trésor qui enrichit nos vies.

Notre vie est façonnée par la raison d'être de notre existence : « Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur » (Mt 6). Personne ne peut servir deux maîtres. Si nous souhaitons mener une vie spirituelle, il est nécessaire d'harmoniser notre vie.
Comme nous ne voyons pas toujours ces germes, nous avons besoin d'une certitude intérieure, de la conviction que Dieu peut agir en toutes circonstances, même au milieu d'échecs apparents. Cette certitude, c'est ce qu'on appelle le sens du mystère. C'est avoir la certitude que celui qui s'offre et se donne à Dieu par amour sera sans doute fécond (cf. Jn 15, 5 ; *Evangelii Gaudium* 278-279).

Notre prière ne peut donc que jaillir des faits de la vie, au cœur même de la vie. D'une Parole incarnée (la parole est toujours incarnée, car le Verbe s'est fait chair) ; seule cette prière nous permet d'appréhender le monde et de **traiter les choses du monde comme s'il s'agissait de paraboles du Royaume de Dieu** (A. Casati), car la doctrine —la vie— ne saurait exister sans mystère (GE, 41).
Cela nous permet de croire que la résurrection du Christ fait naître partout les germes d'un monde nouveau ; et même s'ils sont coupés, ils repoussent, car la résurrection du Seigneur a déjà imprégné le tissu de cette histoire et que Jésus n'est pas ressuscité en vain.

[23] MASSIRONI, *Per una topologia della gioia* (édition en italien), op. cit.

La vie consacrée a toujours été considérée dans une perspective eschatologique comme signe et avant-goût du monde à venir.
Dans cette perspective, il me semble que les IS ont vraiment quelque chose de significatif à dire, dans la conviction que le monde futur ne sera pas totalement autre que ce germe de Royaume qui se manifeste déjà et grandit silencieusement dans l'histoire.
Mais demandons-nous **si nous sommes des mourants espérant la fin ou des vivants faisant déjà l'expérience de la résurrection ?** (D. Vitali)

Conclusion
Nous ne pouvons que reconnaître que la voie de l'incarnation est celle de la fragilité et de la vulnérabilité.
En tant qu'IS, nous commençons peut-être à comprendre qu'il faut apprendre à vivre avec la vulnérabilité et que celle-ci est un don.
Pour nous, ceci peut représenter un passage existentiel du concept de perfection abstraite, celui de quelqu'un qui ne montre pas (et ne doit pas montrer) de faiblesses, à la prise de conscience que nous sommes des êtres humains, des hommes et des femmes pécheurs, aimés et sauvés, qui ne peuvent pas juger, mais seulement mettre leur cœur en contact avec celui des autres :
« En définitive, ils font confiance uniquement à leurs propres forces et se sentent supérieurs aux autres parce qu'ils observent des normes déterminées ou parce qu'ils sont inébranlablement fidèles à un certain style catholique » (GE 49).

Pour nous, il s'agit de **toujours retourner en Galilée** pour rencontrer le Ressuscité. La Galilée, terre de frontière, terre impure et mélangée, terre de travail… et pourtant terre de l'Incarnation, terre de vocation, terre de la rencontre avec le Ressuscité.
C'est sur cette terre que nous avons rencontré la Promesse de Dieu qui s'accomplissait dans la vie d'un homme comme les autres, originaire du modeste village de Nazareth, qui s'assoit à table avec les pécheurs et accueille les femmes parmi les siens ; serait-il le Messie ?
Ici, sur cette terre du quotidien, le cœur s'est ouvert à l'infini.
Ici, nous pressentons que seule la proximité permet de reconnaître ce que l'Esprit a semé et sème chez les autres comme un don pour nous, pour l'Église. Est-ce là notre **obéissance** à la vie et, aujourd'hui, pouvons-nous le dire, à l'histoire ?
Ici, loin du temple, nous pouvons apprendre à percevoir Dieu non seulement dans les lieux sacrés, mais aussi dans la sainteté sous ses différentes formes.